

Entartage du brave Javaux
Chronique 2011
Jean-Pierre Léon Collignon
L'indispensable Monsieur Jean-Pierre, rtbf.

Il se passe tout de même des choses bizarres... par exemple, l'autre jour, celui qui a vu le brave Javaux se faire entarter. C'était en une du site internet du «Soir», aux premières heures et puis, en fin d'après-midi, comme par enchantement et tant pis pour les retardataires, la nouvelle tenait en une ligne, perdue parmi d'autres, quelque-part entre les nouvelles du front en Libye et les commentaires du match du soir d'avant, à Sclessin. Bizarre... et je ne suis pas le seul à m'en être étonné. Vous le savez, les informations en ligne permettent aux lecteurs virtuels de réagir à telle ou telle information. Ce qui, soit dit en passant, donne lieu, hélas et trop souvent, à des commentaires tout ce qu'il y a de stupides, haineux, grossiers et très en dessous du niveau de l'intelligence la plus élémentaire. Mais enfin, il y a des exceptions. Ce lecteur, par exemple, qui, comme moi et en termes fort bien choisis, s'offusquait du procédé et des motivations qui avaient donné lieu à la mise à l'écart de la relation du remue-ménage qu'avait suscité l'entartage du vice-président d'Écolo par, selon son porte parole, des vilains hooligans. On peut comprendre les responsables de la rédaction du quotidien bruxellois. Après Monseigneur Léonard et Javaux, il était temps de mettre une sourdine à la publicité faite à ces agissements qui pourraient donner des idées aux sympathisants de ces équipes de mieux en mieux spécialisées en balistique pâtissière. Pour ma part, cela ne vous étonnera pas, je me réjouis de ce que, contre l'abattement général, de petites bandes de chenapans remettent ainsi à leur place celles et ceux-là qui ont la charge des affaires qui nous regardent au premier chef, mais sur lesquelles nous n'avons que bien peu de prise. Que faire encore quand on a l'impression d'être tenu pour partie négligeable, sinon, d'une manière ou d'une autre, par l'attentat pâtissier, la grève ou le pamphlet, faire savoir et montrer que cela nous insupporte et nous scandalise. Au reste, force est de douloureusement constater que cela ne suffit ni ne suffira jamais à contrarier vraiment les visées de toutes sortes dont nos fameuse éminences politiques ne sont que les porte-parole. Je suis au regret de devoir dire que, de longtemps déjà, je ne puis plus voir autre chose qu'un gigantesque merdier derrière la beauté des choses. Car, oui, certes le ciel est beau, les nuages majestueux, certain matin. Dans un parc du bord de Meuse, l'autre après-midi, je suis resté une bonne demi-heure à m'émouvoir et me laisser aller à une douce mélancolie au spectacle ravissant et touchant d'une famille de canards. La cane, trois canetons, le géniteur et, peut-être, un oncle des trois petits. Ce joli groupe allait et venait, les jeunes encore fragiles sur leurs minuscules petites pattes, la mère les rameutant et ramenant à elle un jeune qui s'éloignait trop du groupe. Et puis, les arbres, chez Charles, l'autre dimanche, parlaient du printemps et semblaient se réjouir de la sève montant de leurs racines à la pointe de leurs feuilles naissantes. Au soir tombant, loin derrière la colline, le soleil était rouge et majestueux à la fin de sa course dans notre ciel. A Paris, l'autre jour, j'étais comme un enfant au matin de la Saint Nicolas, quand il découvre les jouets et les friandises que le grand Saint a déposé dans le silence de la nuit. Mais, à quelques mètres de la gare du nord, un type était allongé sur un trottoir, sous la pluie. Je relis ces temps-ci, avec délectation, le grand Jim Harrison, ce gros américain qui aime la bonne bouffe, les femmes, les bons vins, le whisky, la chasse et la pêche. A le lire, je me prends à envier les formidables paysages, les torrents, les lacs et les forêts des immenses territoires où, quand il n'écrit pas, il marche pendant des heures, rencontrant les ours, les coyotes, les aigles et les cerfs. Et puis, refermant le livre, je pense à l'immense gâchis dont nous aurons, tôt ou tard, à répondre. Nous avons une planète à aimer et chérir et tant de merveilles à contempler. La plupart de nos rêves se sont transformés en un universel cauchemar, dont sûrement nous ne nous réveillerons pas. Tant pis pour nous. Nous ne méritons qu'une tarte à la crème de la taille d'une galaxie; qu'elle nous étouffe et efface à jamais le souvenir de notre passage fugace dans le grand Tout des univers...